

Nos religions desséchées ? Marc 11, 12-25

Le lendemain, comme ils sortaient de Béthanie, il eut faim. Apercevant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelque chose ; mais, en y arrivant, il n'y trouva que des feuilles – car ce n'était pas la saison des figues. Il lui dit alors : Que plus jamais personne ne mange un fruit de toi ! Et ses disciples l'entendirent.

Ils arrivent à Jérusalem. Entré dans le temple, il se mit à chasser ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs et les sièges des vendeurs de colombes. Et il ne laissait personne transporter un objet à travers le temple. Il les instruisait et disait : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée maison de prière pour toutes les nations ?.

Mais vous en avez fait une caverne de bandits. Les grands prêtres et les scribes l'entendirent ; ils cherchaient comment le faire disparaître ; ils avaient peur de lui, parce que toute la foule était ébahie de son enseignement. Quand le soir fut venu, Jésus et ses disciples sortirent de la ville.

Le matin, en passant, les disciples virent le figuier desséché depuis les racines. Pierre, se rappelant ce qui s'était passé, lui dit : Rabbi, regarde, le figuier que tu as maudit s'est desséché. Jésus leur dit : Ayez la foi de Dieu. Amen, je vous le dis, celui qui dira à cette montagne : « Ote-toi de là et jette-toi dans la mer », sans hésiter dans son cœur, mais en croyant que ce qu'il dit arrive, cela lui sera accordé. C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera accordé. Et lorsque vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos fautes.

Comme il est écrit que Jésus eut faim, aujourd'hui je vous propose de partager un sandwich.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi de ce passage de l'Évangile de Marc, mais le théologien Étienne Trocmé, dont le commentaire m'a aidée à comprendre la construction de cet Évangile étonnant. Comme souvent dans les récits bibliques, les polémiques et les conflits sous-jacents ne sont pas loin des histoires les plus banales. Ce passage ne déroge pas à ce qui peut apparaître désormais comme une règle dans le christianisme naissant : deux partis s'opposent à propos de l'attitude à adopter à l'égard des autorités religieuses du moment. Étienne Trocmé propose une hypothèse intéressante sur l'Évangile selon Marc : celui-ci serait le récit que se serait donnée une communauté helléniste, sans doute située à Césarée et n'hésitant pas à faire rupture avec les rites religieux du judaïsme de façon plus claire que ne le faisait la communauté de Jérusalem, composée entre autres, de membres de la famille de Jésus et restée attachée à la tradition religieuse du temple. La communauté de Marc nous propose, dans un proto-Évangile, avant que le temple ne soit détruit, et après la mort du Maître Jésus : un récit enchâssé entre deux autres, d'où l'idée du sandwich. Les deux petits récits portant sur le figuier maudit sont là pour donner son sens à l'épisode du Jésus en colère, chassant les marchands du temple et dans le même temps, l'expulsion des marchands devient, grâce au récit du figuier, et à l'évolution de sa situation, un geste prophétique, voire eschatologique. La magie vient élever le fait divers à la hauteur d'une révélation et la simple colère donne une nouvelle envergure au cas de stérilité d'un arbre. Étrange procédé, que d'encadrer un épisode sans doute tout à fait réel, de deux récits thaumaturgiques, tout-à-fait miraculeux, afin de délivrer un message très sérieux sur l'avenir de sa propre religion.

En fait, à déchiffrer ces textes, on trouve plusieurs conflits qui dessinent la nouvelle voie à prendre si l'on veut suivre Jésus.

Regardons d'abord le récit des marchands du temple. Repris par les autres témoins, il n'y a pas vraiment de raison de mettre en doute que Jésus ait eu une

attitude hostile à l'égard des marchands, rassemblés sur le parvis des Gentils et qui vendaient des animaux pour les sacrifices. On a pensé que Jésus se fâchait parce qu'il était attaché à la pureté du lieu saint dans lequel aucun paiement n'aurait dû troubler la prière des fidèles. Mais le marché ne se fait pas dans le Saint des Saints et la monnaie employée pour ce commerce sacrificiel est celle du temple, frappée pour cet usage, sans effigie humaine et permettant des transactions qui faisaient vivre beaucoup de monde, à commencer par les éleveurs d'animaux. On a pensé aussi que Jésus était attaché au sabbat puisqu'il empêche quiconque de transporter quoi que ce soit à travers le temple, ce qui est un des interdits liés au travail le jour du sabbat. Mais il n'est pas fait mention du sabbat ici.

Jésus ressemble à un manifestant remonté contre un système dont il perçoit la fourberie ; il dénonce les malfaiteurs, organisés pour tirer parti d'un sanctuaire dont ils ont dévoyé la vocation. Les tables, les sièges, toute l'installation de ce commerce du pardon est tout à coup renversé par le courage d'un homme seul qui prend la responsabilité de son geste.

Pourquoi ce qui constitue le rituel le plus évident dans la grande machine expiatoire qu'est le temple serait tout à coup aussi scandaleux aux yeux de Jésus ? Ces gens font ce qui s'est toujours fait. Mais voilà, l'affirmation « Ma maison sera appelée *maison de prières* pour toutes les nations » donne la clé de l'événement. Citation du prophète Esaïe (Es 56, 7), cette déclaration divine est une promesse pour tous les bannis d'Israël qui pourront enfin se retrouver dans la maison du Seigneur.

La communauté rédigeant ces lignes se voit sans doute comme ces croyants marginalisés par une caste financière qui tire profit de la peur et du sentiment de culpabilité des fidèles. Les plus pauvres peuvent juste acheter une colombe, mais est-ce ce type de sacrifice que Dieu désire ? La véritable piété n'est-elle pas celle de l'équité et du droit ?

Peut-être aussi que la communauté dans laquelle l'Évangile de Marc s'est développé est d'une

grande diversité d'origine sociale, géographique et religieuse. Si c'est une communauté helléniste, elle revient sans doute la foi en un Dieu qui accueille des nations, c'est-à-dire aussi les non-Juifs, dans un temple spirituel que décrira très bien le passage du discours d'Étienne dans les Actes des Apôtres : « *C'est Salomon qui lui a construit une maison. Cependant, le Très-Haut n'habite pas dans ce qui est fabriqué de mains humaines* » (Ac 7, 48) .

Les disciples de Jésus qui sont dans la communauté de Marc opèrent en fait le virage que la communauté de Jérusalem n'est pas prête à prendre ; celui d'une religion sans sacrifices, comme les premiers chapitres du Livre des Actes nous le montrent. Avant même la destruction du temple construit de mains humaines, elle valorise la place de l'Esprit Saint et la grâce d'un Dieu qui ne demande plus aucun sacrifice pour sceller son alliance avec l'humanité. Enseignement, prière et partage des biens seront les piliers de cette nouvelle organisation religieuse dans laquelle le prêt d'argent et l'achat de sacrifices n'ont plus cours.

Mais qu'en est-il du pain sec autour de cette sainte colère de Jésus ? Que nous racontent les deux histoires de figuiers ?

Le figuier dans le premier récit a des feuilles, mais pas de fruits. On prend soin de préciser que : « *ce n'était pas la saison des figues* ». Jusque là rien d'étonnant, si ce n'est l'attitude de Jésus qui maudit le figuier. Il ne lui promet pas directement la stérilité, il dit « *Que plus jamais personne ne mange un fruit de toi !* ». Cela ne veut pas dire qu'il n'aura plus de fruits, mais qu'il sera abandonné, et que, s'il porte encore des fruits, ils ne nourriront plus personne.

Le figuier dans le second récit, est desséché depuis la racine, et comme les disciples avaient entendu Jésus maudire cet arbre, c'est Pierre qui fait le rapprochement entre les deux situations.

Ce sont donc deux enseignements qui entourent l'expulsion des marchands du temple. Ou plutôt un enseignement en deux tranches. Ce figuier est un arbre qui, traditionnellement, dans la culture du temps, renvoie à la sexualité et à la génération, souvenons-nous des feuilles qui cachent la nudité des deux premiers humains dans le jardin d'Eden, ce sont des feuilles de figuier. La figue, fruit rapproché, par la symbolique médicale, de l'utérus féminin, est, dans l'imaginaire de cette époque, le fruit de la génération, du cycle de la vie humaine. De quelle génération Jésus veut-il parler ?

Le premier figuier est la religion d'une génération qui cache sous les feuilles abondantes des rites et des sacrifices, l'absence des fruits nourrissants de la foi. Sous l'activité et l'architecture grandiloquente du temple, on ne trouve aucun fruit de la foi. Ce n'est pas la saison des figues, tout simplement parce que ce n'est pas cette génération religieuse qui les fera murir. Les sacrifices ne semblent rien transformer, rien convertir dans le cœur de celles et ceux qui s'y adonnent, c'est une pratique qui n'en finit pas d'assouvir un besoin de pardon qui est à chercher ailleurs, dans une relation confiante à un Dieu qui sort de la logique économique qui vise à payer pour un péché, qui n'est pas moral, mais ontologique. C'est leur existence humaine que viennent justifier par des sacrifices les fidèles du temple. Jésus maudit

le figuier qui ne nourrit pas. Il maudit cette religion qui ne nourrit pas la vie spirituelle mais ne fait que cacher un soi-disant péché pour mieux faire payer l'expiation.

Le second figuier est l'image de cette religion sacrificielle après la prédication de Jésus. Elle est desséchée, sans la sève qui donne la vie. L'arbre de la génération est maintenant visiblement stérile. Il ne trompe plus personne. Ce que Jésus est venu renverser dans le temple, c'est la perversité d'une religion qui construit des pécheurs pour mieux leur faire payer leur salut. Mais il ne le fait pas comme un discours théologique : il le fait comme un dévoilement ontologique ; l'être humain n'est pas coupable d'être ce qu'il est et il a accès au don de Dieu. Délivré de la faute d'Adam, il peut travailler à la transformation du monde dans lequel il vit, et croire à la puissance d'un Dieu pour l'homme et non contre lui. Même les montagnes obéissent alors à celui qui croit « *Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer* ». « *Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera accordé* ». Jésus énonce une théologie nouvelle, dans laquelle la foi devient le socle solide de la religion.

Comment ne pas être touché par cette espérance inouïe que proclame Jésus dans ces lignes ? Au-delà de la critique du commerce du temple, c'est ce qu'il recouvre de vacuité que Jésus dénonce. Le mélange des ordres est ici ce qui rend stérile toute religion. Que le temple ait eu besoin de subsides pour vivre, rien d'étonnant et les choses de ce point de vue n'ont pas changé, mais que le pardon de Dieu soit une marchandise qu'il faille acheter relève d'un mécanisme frauduleux.

Cette révolution religieuse, cette réforme des consciences n'est pas achevée. Aujourd'hui encore, même sans animaux sacrifiés, la religion apparaît toujours comme une machine expiatoire, comme si l'être humain peinait à imaginer qu'il puisse exister sans en être coupable. Comme si justifier sa place sur cette terre était l'œuvre de nos vies. Mais Jésus et les premières communautés de ses disciples ouvrent une voie nouvelle, audacieuse et pleine d'espérance : Dieu est solidaire de l'humanité et rejette la logique sacrificielle. Voici la révélation reçue entre deux figuiers par tout une génération de croyants qui cherchait à échapper aux fardeaux toujours plus lourds qu'on cherchait à faire peser sur leur conscience. Nos religions font souvent fuir *a priori*, avant même d'y entrer, celles et ceux qui ont deviné la mécanique infernale du jugement et de la faute. Et nos représentations de Dieu continuent à charrier des restes de sacrifices. La perfection divine et l'imperfection humaine continuent à charpenter le temple imaginaire de notre théologie, comme si les valeurs du religieux s'élaboraient ainsi.

Pourtant, c'est dans la fragilité que Dieu se révèle, sans force et sans grandiloquence, quand l'être humain accepte enfin d'être tel qu'il est entre naissance et mort, quand il assume d'avoir peur et de désirer mieux pour sa vie, sans masquer ces sentiments dans des artifices religieux qui ne trompent que lui-même. La sainteté n'est pas la perfection, la sanctification n'est pas le moment où l'être humain s'extirpe de sa condition humaine ; mais c'est bien au moment même où nous sommes honnêtes avec nous-mêmes que nous pouvons comprendre la présence de Dieu à nos côtés. Les saints

de Dieu, ce sont ceux qui croient que tout ce qu'ils demandent dans la prière leur sera accordé, alors, que nos vieilles représentations religieuses se dessèchent et que

nous portions les fruits que la foi génère en nous pour pouvoir nourrir ce monde d'une espérance qui le transforme. AMEN.

